

—C'est presque une position sociale de nos jours, de parler français à la perfection.—J. Novicow.

# LE MADAWASKA

—Il n'est pas de plus grande gloire que de combattre pour la langue de la patrie.—Jean Dorat.

J.-G. BOUCHER, éditeur-propriétaire

ABONNEMENT: Canada \$1.50 Etranger \$2.00

Rédigé en collaboration.

## La Langue Française

### Le Surintendant de l'Instruction publique de notre province en reconnaît l'importance.

Si nous revenons souvent sur cette question, c'est qu'elle prend de plus en plus une importance qu'on a pendant de trop longues années méconnues, dans les provinces en majorité anglaise.

Il y a des vérités qui nécessitent de longues années parsemées de luttes ardues pour être reconnues comme telles. L'importance de la langue française au Canada est de celles-là.

Mais n'empêche que rien ne nous sera accordé en notre province, à moins que nous ne formulions des demandes souvent répétées et préparées avec soin par ceux de nos éducateurs qui connaissent nos besoins.

Les chances de refus disparaissent chaque jour. Tout récemment le Dr Carter, surintendant de l'Instruction publique, s'adressait aux institutrices du comté de St-Jean. Au cours de ses remarques, il les encouragea à se préparer à l'enseignement de la conversation française, pour pouvoir répondre à cette tendance qui existe dans tout le Canada, de donner une plus large part à l'enseignement du français dans les écoles publiques, puisque la maîtrise des deux langues officielles du pays est d'un grand avantage dans les relations entre les provinces et même entre les groupes de différentes races qui les habitent.

Après de telles remarques, M. Carter peut-il s'opposer à toute demande juste et raisonnable d'amélioration de notre programme scolaire pour les écoles acadiennes?

Pour que les institutrices enseignent le français, aux anglais comme aux acadiens, elles doivent d'abord le savoir elles-mêmes. Ceci nécessite immédiatement une réforme à l'Ecole Normale. L'Ontario a son Ecole Normale bilingue, pourquoi notre province n'aurait-elle pas la sienne? Les raisons qui militent en sa faveur sont très fortes. Ne représentons-nous pas plus d'un tiers de la population, proportion plus grande que celle de nos compatriotes d'Ontario?

Avec un personnel bilingue compétent, l'enseignement de la langue française formera en notre province une population parlant indifféremment le français ou l'anglais parmi laquelle la meilleure entente existera par une meilleure connaissance respective des groupes.

C'est le temps, messieurs les députés de langue française à la Législature de faire un bon coup. Qui s'en chargera? Le temps presse, la prochaine session s'ouvrira en mars prochain et le travail de préparation est long. Celui qui l'entreprendra et le poussera à bonne fin aura tout le mérite de son oeuvre et la gratitude de la population acadienne.

J.-G. B.

## SAVEZ-VOUS?

Ce que nous perdons par notre faute, parce que nous ne connaissons pas la valeur des restes d'un animal mort.

Comment les convertir en argent sonnante. Métamorphose facile.

Vieille rosse, vieux rossards, rossinante, haridelle, dit le français: "picasse", "plug", disent nos gens pour désigner un cheval usé, très avarié ou propre à rien.

Or, sait-on que le nombre de ces pauvres bêtes que tous les automnes, on abat et l'on jette en pâture aux canassiers sauvages, ce qui constitue une perte totale pour le propriétaire du défunt animal.

Des centaines, pensez-vous? Pardons! des milliers.

Le calcul, au moins approximatif, est d'exécution facile.

Il ne manque pas de paroisse rurale, même de petite ville, où tous les ans, pour une raison ou pour une autre: accident, vieillesse, etc., on abat au moins cinq chevaux par année.

Comptez maintenant 10 paroisses par comté, cela fait 50 chevaux. Multipliez par 60 pour représenter les comtés ruraux, ajoutez 20 petites villes ou gros villages, soit en tout 80 fois 50 chevaux. Total: 4,000 chevaux.

Et le calcul n'est pas exagéré, loin de là.

Dans les régions où l'on fait beaucoup de chantiers et dans les villes, le nombre de chevaux qui chaque année passent de vie à trépas est de beaucoup plus considérable.

Tenons-nous en tout de même à nos 4,000 chevaux.

Savez-vous combien pourraient rapporter aux cultivateurs les os et le chair seuls de toutes ces rosses?

Au moins \$40,000, sinon \$50,000. La plus pitoyable des rossinantes, la plus "picasse" des "plugs", même après avoir perdu le souffle, vaut encore, au cultivateur trois sous la livre, cela sans compter la peau. Rappelons-nous que le blé à volaille et le maïs valent actuellement plus de deux sous la livre. Or soyons de bon compte.

La moyenne des animaux donne bien 350 à 400 livres d'os et de viande, si l'on tient compte des chevaux encore en pleine vigueur qu'un accident conduit à une mort prématurée, 400 livres à 0.3c—\$12.00. Calculez le reste, vous atteindrez \$48,000. Mais entendons-nous.

Pour réaliser ces 48 ou 50 mille dollars, il faut toutefois que la chair de ces animaux soit encore saine, qu'elle ne soit pas rongée par la fièvre ou contaminée par la maladie, surtout par une maladie contagieuse. Et il faut abattre le cheval, le saigner, non pas le laisser mourir de sa belle mort.

Le sang lui-même a sa valeur, et le sang de cet animal est très abondant.

On fait cuire ce sang au bain-marie, et on le sert aux troupeaux de la basse-cour, toujours avides de matières animales.

On fait cuire également la viande, si maigre soit-elle, et on la donne en pâture aux mêmes oiseaux de la basse-cour. Les os, avant ou après cuisson, sont moulus au broyeur et servis aux mêmes hôtes du poulailler.

Si le cheval est vieux, si l'on est pas sûr qu'il soit absolument sain, vaut mieux faire bouillir les os, et à plus forte raison la viande.

Si la boucherie a lieu en hiver ou tard l'automne on peut conserver la viande "à la gelée" et la faire cuire au fur et à mesure des besoins.

Ne pas oublier que pour obtenir une ponte abondante, même simplement satisfaisante, il faut faire entrer dans le menu des poules au

G. N. TRICOCHÉ

VARIETES

## LES ILES DE LA MADELEINE

—III—

Les Madeleines étant, en somme peu visitées, et assez mal connues, il n'est pas étonnant qu'il circule sur elles des bruits étranges, et plus ou moins malicieux. Comme le bien fondé de ces rumeurs n'est nullement démontré, il est naturel aussi que les Madeleines s'offusquent de les entendre répéter. Nous ne mentionnons des exemples ici uniquement pour mettre le touriste sur ses gardes. On a prétendu que, quand Hâvre Aubert fut survolé pour la première fois par un avion, venu des Provinces Maritimes, c'était au moment d'une fête religieuse en plein air; et que les insulaires, terrifiés, tombèrent à genoux, croyant à l'arrivée de Satan. Il ne fait pas bon redire cela aux Madeleines, lesquelles ont, du reste, spirituellement répondu que, d'après un auteur, la première machine à écrire vue à Antigonish, N. B. fut déclarée un produit fraîchement issu des régions infernales! Une accusation plus grave est celle répétée par J. M. Clarke, dans "The Heart of Gaspé", et qui dépeint les Madeleines d'antan comme priant Dieu de faire naufrager des navires dans ces parages, pour ravitailler les habitants. Une autre rumeur qui agace profondément ces braves gens est la fameuse histoire des "Tambours". Celle-ci a même été relatée dans un ouvrage aussi sérieux que celui de Lauvrière sur les Acadiens. On prétend que nombre de maisons furent bâties de façon à ce que la cuisine et un petit salon fussent contenus dans une annexe, dite Le Tambour. Lorsque le fils aîné se maria, ses parents lui font cadeau de ce Tambour, qui est alors détaché de la maison paternelle, placé sur des rouleaux, et amené à la place assignée au nouveau couple. Quand celui-ci a gagné assez d'argent, il ajoute un corps de logis à cet annexe. Lauvrière remarque que "la multiplication des foyers s'opère ainsi par scissiparité, comme pour les microbes". Ceci est peu respectueux à l'égard des Madeleines. Néanmoins le procédé lui-même n'aurait rien dont on pût se formaliser. Mais nous avons trouvé que toute allusion au Tambour provoque chez ces insulaires une réelle indignation, surtout, peut-être, à Hâvre Aubert.

George Nestler Tricoché.

moins un peu de matière animale. Ne pas oublier non plus qu'une livre de chair contient pour la volaille, plus de nourriture qu'une livre de grains ou de mouture. N'empêche pas que l'on laisse souvent, très souvent, se perdre des centaines de livres de chair propre à l'alimentation des habitants de la basse-cour, alors que l'on y songerait à deux fois avant de laisser se gaspiller seulement un picotin d'avoine.

Les os ont aussi une valeur appréciable. Crus ils contiennent non seulement de la chaux, élément indispensable à toute volaille, mais encore de l'azote, etc. S'ils ont été bouillis, ils perdent une grande partie de leur matière grasse, mais le fermier économiste aura conservé cette matière grasse, cette soupe pour "détremper" la pâtée des poules.

Passés au feu, asséchés, les os perdent aussi leur azote. Il vaut donc mieux les servir crus, ou tout simplement bouillis. De toute façon, on ne devrait pas négliger cette ressource alimentaire, cette source de revenus que nous offrent les chevaux que l'on abat. Ces animaux fussent-ils rosses, picasses ou plugs, pourvu que leur chair soit saine, elle vaut encore mieux que les farines de viandes (beef scraps) que le commerce vend aux cultivateurs de quatre à cinq sous la livre, et dont on est jamais très sûr de la qualité.

## L'INCENDIE DES POSTES ACADIENS

"Tous les soirs, depuis le jour de l'arrestation, on avait remarqué au-dessus de l'horizon, du côté d'Annapolis, de la Rivière-aux-Canards, de Cobequid et de Beau-Bassin, de longues traînées de leur rouge. Ces cordons lumineux, d'abord interrompus et peu perceptibles, se renouaient les uns aux autres en s'allongeant. Le soir du 7 septembre, ils formaient déjà, au-dessus du cercle des forêts voisines, une enceinte menaçante qui éclairait le lointain comme l'aurore dans un ciel d'orage. C'était l'aurore de la destruction qui se levait sur l'Acadie, les préluces d'un incendie général. Les femmes et les enfants, groupés par l'effroi devant les maisons, suivaient les progrès de l'élément terrible qui, comme un géant, approchait toujours ses bras immenses qui allaient les étouffer. Ces malheureux spectateurs, attachés au milieu de l'arène, assistaient d'avance à l'acte de leur ruine. Ils la voyaient lentement venir, ils réalisaient le désastre, ils imaginaient le désert qui allait

Billet du Jeudi

## RENDONS GRACES!

Le Jour d'Actions de Grâces, le "Thanksgiving Day" comme l'appellent nos concitoyens de langue anglaise, a une origine bien reculée dans l'histoire. Il nous faut remonter aux premiers jours des colonies anglaises en Amérique.

Ces premiers colons, venant dans un pays sauvage, n'avaient à cœur qu'une chose: leur liberté. Persécutés pour différentes raisons, ils s'expatrièrent et venaient chercher un refuge sur la terre aperçue un jour par Christophe Colomb.

Plusieurs débiteurs emprisonnés, maltraités par leurs créanciers, fuyaient l'Angleterre sous la conduite d'Oglethorpe et fondèrent la Georgie. Les Quakers, ridiculisés et souvent exécutés à cause de leur croyance un peu absurde, vinrent s'installer dans la

trêmes. Des courtiers avaient apporté du Fort Cumberland des nouvelles désastreuses qui répandirent l'alarme dans tous les camps.

Cependant, un parti d'Anglais était occupé à promener ses torches dans les maisons abandonnées de Chepodi. "Ils en avaient brûlé sans relâche durant tout un avant-midi; deux-cent-cinquante-trois logis, et étables, avec une grande quantité de blé et de lin, étaient détruits", écrivait un des officiers de l'expédition. (1) La

besogne allait à merveille. On ne trouvait ça et là que quelques fentes; la journée promettait d'être fructueuse. Le tour de l'église vint, et il parut que dans son impatience d'y mettre le feu, un officier courut avec son détachement y porter ses brandons, sans attendre d'ordres supérieurs. Ils en furent bien punis. "A peine jouissaient-ils du plaisir de voir la flamme envelopper le monument sacré qu'une troupe de trois cents hommes fondis sur eux. C'étaient des Acadiens et des Sauvages. Ces braves gens, réunis derrière la lisière de la forêt, avaient pu laisser consumer leurs toits, mais porter des mains sacrilèges sur la maison de Dieu c'était un crime qu'ils ne pouvaient permettre. Ils tombèrent donc avec une telle violence sur leurs ennemis qu'ils les dispersèrent après en avoir tué et blessé un certain nombre ce qui termina les dévastations de l'incendie pour le reste de la journée.

Napoléon Bourassa (Jacques et Marie, pp. 202-3-4).

(1)—Tous ces détails sont historiques et ont été puisés dans les archives du temps.—Note de l'auteur.

## LES COULEURS DU DEUIL

Les couleurs pour le deuil varient. Dans Rome autrefois, les hommes portaient des vêtements blancs. En Turquie, la couleur de deuil est violette ou blanche; en Chine et au Japon, blanche; en Egypte, jaune ou feuille morte; en Ethiopie, brune ou grise; en Angleterre, France et Amérique, noire; au royaume de Pegu, jaune; en Espagne, elle fut blanche, jusqu'en 1498, lorsqu'un édit la changea en noir.



En vente chez: F. T. LAGOE, Edmundston, N.-B.

Pennsylvanie ainsi nommé en l'honneur de leur chef William Penn. Les Pilgrims, conduits par John Smith, construisirent les premiers "log cabins" à Jamestown en Virginie. Les Puritains fondèrent Boston et autres villes du Massachusetts. Les catholiques, véritables martyrs après l'apostasie d'Henri VIII, abandonnèrent leur patrie et virent Lord Baltimore comme guide, vinrent chercher un asile dans le Maryland.

Malgré leurs pénibles travaux, plusieurs de ces hardis pionniers du Nouveau Monde se virent surpris par le premier hiver. Les habitations à moitié terminées ne savaient les protéger contre le froid rigoureux. La nourriture était rare, la maladie survint et plusieurs qui pendant l'été s'étaient bercés de douces illusions, se couchèrent sur une tombe grossièrement modelée.

Mais ces hommes à la volonté fer, reprirent courage quand les printemps revinrent. Les chaumières se terminèrent, le sol défriché fut semencé, la forêt retentit sous la hache du bûcheron. Quand octobre vint rougir les feuilles, l'homme souriait en regardant d'un oeil satisfait son grenier, suffisamment pourvu, et le bois le chauffage formant un rempart autour de son logis. La chasse était bonne, et le chef de famille était heureux de voir que la famine n'attaquerait pas les siens pendant les mois rigoureux de l'hiver.

Dans ces heures simples et gracieuses un sentiment de reconnaissance fit place à l'anxiété. Vers la fin de l'été, les colons guidés sur des chemins étrangers, vers Celui qui leur donnait avec les choses indispensables à la vie, cette liberté qu'ils avaient recherchée, vers Celui qu'ils adoraient chacun à leur manière, les premiers colons firent monter un hymne de remerciement. D'un commun accord ils témoignèrent à leur Souverain les sentiments de leurs cœurs et tous ensemble rendirent grâce au Seigneur.

Les amis se réunirent; des festins furent préparés et tous ils s'amuserent comme des enfants jouissant d'une récréation. Le Peau Rouge, timide et un peu farouche, acceptait l'invitation du Blanc; il accourait à la fête en apportant sa plus belle pièce de gibier.

Ce jour, leur première joie en sance depuis leur arrivée, fut par les colons appelé "Thanksgiving".

Cette coutume a franchi la frontière et elle est maintenant en honneur au Canada. Le gouvernement la recongne comme une fête légale. Toutes les institutions publiques et privées cessent le travail. Les employés chôment comme à la Fête du Travail. Cette fête, en notre pays a lieu le premier lundi du novembre, tandis qu'aux Etats-Unis c'est le dernier jeudi de ce mois. Au Canada, depuis la Grande Guerre, on fait coïncider le jour d'Actions de Grâces avec l'anniversaire de l'Armistice.

Combien pensent en ce jour de remercier le Dieu créateur de toutes choses, Celui qui fait germer la semence, qui dore les épis de la moisson, qui fournit le pain de chaque jour à l'humanité, qui procure l'aisance et le confort à ses créatures? Les pionniers de la colonisation en Amérique, dont la foi était moins affermie que la nôtre, savaient reconnaître les bontés de leur Souverain. Devant tant de bontés dont nous sommes aujourd'hui la Providence, nos cœurs restent muets.

Qu'en faisons-nous de ce Jour d'Actions de Grâces? Pour plusieurs, c'est un jour de plaisir modéré, d'offense peut-être envers le Maître de tout.

Ce jour passera inaperçu pour plusieurs; il se terminera par diversissements de toutes sortes dont quelques-uns plus ou moins honnêtes. Et le soir venu, y en a-t-il qui élèveront leur cœur vers Dieu pour le remercier de ses faveurs?

Il y en aura, et puissent leurs actions de grâces toucher le cœur miséricordieux du Sauveur et solliciter son pardon pour les ingrats qui jouissent, sans aucun mais, oubliant de remercier!

Marie Lachance-Daigle 7 novembre 1927.